

Les quarante-cinq flûtes du curé d'Epron

(Feuilleton en 4 épisodes paru en 1847 dans l'hebdomadaire national de musique *Le Ménestrel*)

(*L'orthographe du texte original a été respectée*)

(*source Gallica*)

Avant la révolution de 89, au petit village d'Anelles, situé sur les bords de la Manche, vivait une honnête famille peu aisée, mais connue pour son extrême probité et son dévouement courageux lors des naufrages qui affligent quelquefois la côte. Le père, la mère et deux enfans composaient la maison de Jacques Bonissant, le maître cordier. Étienne, l'aîné des deux fils, était un gros réjoui qui atteignait sa seizième année. Fort lié avec son curé, le père Jacques rêvait pour son fils de hautes destinées, ni plus ni moins la succession spirituelle du bon prêtre, la direction des âmes du pays, et la dîme assez copieuse qui en était l'apanage. Son ambition était de voir Étienne curé d'Anelles, et celui-ci ne paraissait pas éloigné de ces idées ; seulement Étienne avait une passion qui aux yeux de son père était incompatible avec les fonctions sacerdotales : c'était un goût prononcé pour la musique.

Voici à quelle occasion ce goût avait pris naissance : une goélette battue par les vents vint échouer près d'Anelles ; père Jacques, non content d'exposer sa vie pour le salut de l'équipage, recueillit le capitaine, le força de partager son modeste ordinaire pendant le temps nécessaire pour réparer les avaries. Dans ses momens de loisir, le capitaine s'exerçait sur une petite flûte dont il jouait passablement. *Inde mali labes*. Étienne, émerveillé de cette mélodie inconnue, s'éprend tout d'abord de belle passion pour la musique, et après quelques leçons montre une telle intelligence que le capitaine employa le temps qui lui restait à passer dans le pays, à commencer l'éducation musicale du futur abbé ; et quand vint le jour de mettre à la voile, il lui laissa en témoignage d'amitié l'instrument que celui-ci convoitait sans oser le laisser paraître. Dire la joie d'Étienne lorsqu'il se vit en possession de la flûte enchanteresse !...Qui n'a éprouvé ces vives et naïves sensations de la jeunesse au moment de posséder le plus simple objet de sa convoitise ?...

Étienne ne rêvait plus que rondeaux, quadrilles et boléros...Mais ce n'était pas l'affaire de maître Jacques. Après plusieurs remontrances, intervint une défense formelle à l'infortuné virtuose de continuer ses études musicales avec menace de jeter au feu le malencontreux instrument s'il lui tombait sous la main. Effrayé du sort qui menaçait sa flûte chérie, Étienne ne se livra plus qu'en tremblant à son exercice favori...Hélas ! Sa passion n'en devint que plus vive, ainsi qu'il arrive pour toutes les passions contrariées. Et d'abord il s'assura d'une cachette pour mettre son trésor à l'abri de la colère paternelle, puis il se mit en quête d'une salle de concert où il pût sans crainte continuer ses études. Dans les rochers qui bordent la plage, la mer avait creusé plusieurs cavités dont l'une, assez spacieuse, lui parut propre à l'établissement de son conservatoire de musique. Le soir, dès que la conférence habituelle avec le curé était terminée, Étienne mettait de côté les quatre Évangélistes et tous les Pères de l'Église, courait à sa cachette, et bientôt faisait retentir les échos du rivage des sons perçans de son galoubet ; un bout de chandelle qu'il escamotait de temps à autre formait son luminaire. Son cahier de musique enfourché dans une baguette fichée en terre, il soufflait intrépidement deux heures durant dans sa flûte, insensible au bruit des vagues qui mugissaient autour de lui.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir, que dans le feu de l'exécution Étienne avait étudié plus tard qu'à l'ordinaire, et qu'il se livrait aux traits les plus brillants, aux trilles les mieux perlés, il entendit un bruit de pas à l'entrée de sa grotte... Deux hommes chargés de ballots assez pesants s'avançaient de son côté... Gérard, Gérard ! Disait l'un d'eux, nous voici... Mais aussitôt, reconnaissant sa méprise : ce n'était pas Gérard, s'écria-t-il... Nous sommes trahis !... Malheur à toi ! Silence ! Il vous sauve ! Dit un troisième personnage qui parut en ce moment derrière eux, et, sans ajouter aucune explication, il souffle la chandelle d'Étienne en répétant à voix basse : Silence !... et vous aussi, jeune homme, pas un mot, sur votre vie !

Bientôt des pas nombreux résonnèrent sur les pierrets de la falaise et plusieurs individus passèrent devant la grotte en disant : Décidément, il faut que Robert se soit trompé de jour..., ce sera sans doute pour demain... et ils s'éloignèrent en continuant à s'entretenir de leur désappointement.

En voilà une rude de passée fit le dernier arrivé ; et Simon doit un fameux cierge à la chandelle du petit musicien, sans compter ce qui nous revenait pour notre compte... Allons, allons... hâtons-nous, suivez-moi, vous autres, et dans une heure la grenouille va dormir au frais.

Et toi, jeune homme, motus... tu connais Simon Courtejambe, il n'oublie pas ses amis et sait retrouver les autres. Sur ce, les trois hommes se retirèrent, laissant Étienne encore immobile de peur et de stupéfaction.

Or, voici l'explication de cette scène.

Un brick fraudeur étant en vue depuis le matin, la nuit venue les contrebandiers de la côte lui avaient fait le signal convenu en allumant dans les rochers un feu qui devait marquer le moment du débarquement et le point sur lequel devaient se diriger les gens du brick. Les douaniers, soit qu'ils eussent été avertis, ou qu'ils eussent soupçonné la manœuvre, s'étaient placés en sentinelle à quelque distance du feu, prêts à saisir la proie qui devait venir se jeter dans leurs filets, lorsque, trompés par la lumière d'Étienne, les hommes du brick se dirigèrent de ce côté, évitant ainsi, sans le savoir, le piège qu'on leur tendait plus loin. Bientôt Étienne, reconnaissant qu'il ne s'agissait que d'une affaire de contrebande, se remit, rassembla comme il put sa musique et regagna la maison paternelle, où il fut rudement tancé pour son absence prolongée.

Quelques mois après, le curé déclara au père Jacques que le temps était venu d'envoyer son fils au chapitre de Bayeux, pour continuer son éducation et le faire entrer ensuite dans les ordres. En trois jours le trousseau d'Étienne fut prêt, et il se mit en route avec lettre de recommandation pour l'abbé Bedel, chanoine de la cathédrale, l'ami intime du curé d'Anelles.

Le temps que dura son éducation fut pour le pauvre Étienne une lutte perpétuelle. Fatalement entraîné vers la musique, il y consacrait tous ses moments de récréation et même une partie des heures d'étude. Le peu d'argent que ses parents lui envoyaient fut employé à prendre des leçons d'un maître assez habile qui se trouvait dans la ville. Ses devoirs en souffraient, ainsi l'accusait-on de négligence, de paresse même. Étienne se reprochait son fatal penchant, mettait de côté l'instrument suborneur, se promettait et jurait de n'y plus toucher... Mais bientôt, cédant à un entraînement irrésistible, le futur abbé reprenait sa flûte, dominé par son malheureux penchant.

Ce fut dans ces circonstances, qu'un jour il rencontra un vieillard infirme qui lui demanda l'aumône avec un accent tellement pénétrant, qu'ému jusqu'au fond de l'âme Étienne fit un mouvement pour tirer sa bourse... Hélas ! elle était vide... Soudainement inspiré, voilà, se dit-il, un avertissement d'en haut, et il s'en fut courant chercher sa flûte qu'il remit au pauvre mendiant en disant : Prenez ceci qui m'est inutile et vendez-le pour avoir du pain. Après avoir accompli ce douloureux sacrifice, il se retira doublement joyeux en pensant qu'il n'aurait plus désormais de lutte à soutenir. Quinze jours se passèrent, non sans quelque retour mental vers l'instrument chéri ; mais il fallut bien en prendre son parti, et tout entier désormais à ses études, Étienne redoublait de zèle, afin de chasser un souvenir importun, lorsqu'un matin un commissionnaire se présente et lui demande s'il ne porte pas le nom d'Étienne Bonissant, et sur sa réponse affirmative lui remet un petit paquet soigneusement ficelé et se retire aussitôt. Étienne lit sur l'enveloppe ces mots : *Souvenir de Simon Courtejambe.*

Il enlève le papier qui renferme une jolie flûte sur laquelle est gravée cette date : 7 juin 1786. « Allons, s'écrie-t-il, il paraît que le Ciel n'exige pas le sacrifice ! » Et le pauvre Étienne à partir de ce jour recommença ses luttes entre son penchant et ce qu'il pensait être son devoir.

Au 7 juin de l'année suivante, une flûte nouvelle lui parvint de la même manière. Chaque année le même envoi se renouvelle à la même époque. Étienne a disposé une élégante armoire où ses flûtes sont rangées avec symétrie ; il les contemple avec amour, les essaie tour à tour, jouissant avec ivresse de leur pureté de son et des effets variés qu'elles produisent. Bientôt les reproches de sa conscience viennent empoisonner le bonheur que lui fait éprouver cet innocent exercice.

Ce fut dans cette alternative de résolutions prises et abandonnées que notre jeune homme fut ordonné prêtre et envoyé en la commune d'Epron en qualité de desservant. Fort bien accueilli des habitants, Étienne, devenu l'abbé Bonissant, eut encore à lutter contre la passion musicale qu'il se reprochait comme un vol fait à l'accomplissement des devoirs de son ministère. Enfin, il en vint au point de prendre le parti extrême, d'enfermer ses flûtes à double tour dans le meuble qui servait à cet usage, et s'armant de tout son courage, il lança la clef dans la pièce d'eau qui servait à abreuver les troupeaux du village. Ce ne fut pas sans un bien pénible effort qu'il accomplit ce douloureux sacrifice. Pendant plusieurs jours il en perdit l'appétit. Souvent poussé par la force de l'habitude, il faisait courir ses doigts sur les bras de son fauteuil, marquant la mesure et fredonnant ses airs favoris.

Le dimanche suivant, les vêpres étant terminées, l'abbé revenait tristement au presbytère ; il était, ce jour-là, d'humeur peu tolérante ; aussi lorsqu'il aperçut dans la petite avenue le ménétrier armé de son galoubet et de ses cahiers, qui se disposait à faire danser la jeunesse du pays, alla-t-il lui adresser une mercuriale sévère en lui représentant les dangers de la danse. Il fut tellement éloquent, tellement pressant, que, dans son effroi, le ménétrier lui remit l'instrument et les cahiers de perdicion et se retira tout tremblant au grand désappointement des danseurs. L'abbé, rentrant au presbytère en triomphateur, monte à sa chambre, ouvre ses fenêtres afin de jouir de la fraîcheur du soir, puis, déposant sur sa table les trophées de sa victoire, il se jette radieux dans son fauteuil. « Aujourd'hui, du moins, ils ne danseront pas ! » fit-il en se frottant les mains ; et jetant un coup d'oeil sur l'un des cahiers à demi ouvert devant lui, il le parcourut des yeux en fredonnant

les airs de contredanse ; puis continuant son examen, il porte machinalement ses doigts sur l'instrument, l'approche de ses lèvres, puis il essaie successivement tous les quadrilles piano...piano d'abord...puis forte...puis fortissimo...et de ses belles résolutions, de sa véhémence sortie, plus de mémoire.

Tandis qu'il se livre avec une ardeur toujours croissante à son exercice favori, Gertrude, sa servante, accourt tout effarée criant au scandale et étendant les bras vers la fenêtre ; elle montre à l'abbé stupéfait toute la jeunesse du pays sautant joyeusement aux sons du galoubet.

On peut juger de la confusion du pauvre curé et de son désespoir...Dans l'appréhension du scandale il en pensa faire une maladie ; mais les habitants du pays qui riaient sous cape de l'aventure, n'en conservèrent pas moins de respect et de déférence pour celui dont la main bienfaisante était toujours ouverte pour secourir l'indigence, et dont l'infatigable charité veillait sans cesse au chevet des malades.

Cette fois pourtant l'abbé fit le serment solennel de ne plus toucher à l'avenir aucun instrument, puisqu'il était si malheureux dans ses efforts pour vaincre ce qu'il appelait sa funeste passion.

Cependant la révolution grondait sourdement...Elle éclata bientôt...Les émigrations se multipliaient, les prêtres étaient insultés, menacés. Le bon abbé, quoique rassuré par l'affection que lui portaient ses paroissiens en général, n'ignorait pas que quelques individus mal famés tenaient sur son compte des propos menaçans. Tout entier à son ministère évangélique, il n'en continuait pas moins ses soins pressés et ses généreux sacrifices sans acception de personnes et d'opinion, lorsqu'un soir Gertrude lui remit un rouleau ficelé avec soin qu'on venait d'apporter pour lui.

L'abbé tressaillit à cette vue.

Si nous étions au mois de juin, fit-il en lui-même, je dirais que c'est le présent annuel de Simon Courtejambe ; mais nous entrons en décembre...Et tout en parlant l'abbé déroulant le papier servant d'enveloppe, découvrit une très belle flûte en ébène...Que signifie cet envoi fait à une pareille époque ? Et je ne vois pas gravée sur la clef la date de cette rencontre...Serait-ce une allusion à cette fatale journée où j'ai fait danser moi-même ceux que je voulais corriger, détourner de ce divertissement dangereux..., ou plutôt n'est-ce pas une tentation nouvelle...Oui...c'est le démon, sans doute, qui me tend un nouveau piège... ; mais cette fois je n'y succomberai pas...Et, cédant à sa prudente indignation, l'abbé se disposait à jeter au feu le présent corrupteur, lorsque Gertrude qui ne comprenait pas la nécessité du sacrifice, s'élança et saisit le bout de l'instrument qui se sépara...un papier s'en échappa...l'abbé le relève avec curiosité et lit ces mots :

Dénoncé comme suspect, vous devez être arrêté ce soir même...Partez dès que vous aurez lu ce billet. Il faut quitter la France ; c'est le seul moyen de salut qui vous reste. Rendez-vous donc ce soir dans les falaises d'Anelles, au lieu même où, il y a dix ans, vous rendîtes, sans le savoir, un sigrand service à Simon Courtejambe et à ses camarades. C'est l'occasion pour lui de s'acquitter envers vous. A minuit vous ferez entendre les sons de votre flûte...Surtout pas de lumière...Simon se chargera du reste.

Quoique vivement ému par cet avis, l'abbé semblait hésiter encore, lorsqu'un des nombreux amis qu'il avait dans le pays entra précipitamment et lui dit qu'on était en route pour venir l'arrêter...Il n'y avait plus à délibérer. Prendre le peu

d'argent qui lui restait, seller sa vieille jument et l'enfourcher précipitamment à l'aide de son ami et de Gertrude qui perdait la tête, fut l'affaire de quelques instans, et il se mit en route n'emportant pour tout bagage que peu de linge et la flûte magique qui devait le faire reconnaître.

Tout en pressant le pas de sa monture, l'abbé se livrait aux plus douloureuses pensées...Quitter la France...sa famille...ses bons paroissiens...pour aller dans un pays étranger, sans moyen d'existence, sans savoir comment s'en procurer...

Lorsqu'un bruit de chevaux au galop le fit retourner brusquement...il écoute...il a tout compris...on le poursuit.

Le sentiment de conservation l'inspire...Poussant son cheval sur le coteau rapide qui descend dans les gras pâturages qui bordent la route, au risque de se précipiter dans l'abîme, en quelques secondes il atteint heureusement le bas de la côte ; déjà le crépuscule l'entourant de sa lueur douteuse le dérobe à la vue de ses ennemis ; ils passent en continuant leur course rapide et le vent lui apporte ces mots échangés entre eux : « Nous le rejoindrons chez son père ».

adieu donc, mon père, s'écria-t-il en tombant à genoux et se découvrant avec respect devant cette habitation chérie où il avait passé les jours heureux de son enfance, et sur laquelle les pâles rayons de la lune tombaient en ce moment...Adieu...puisqu'il ne m'est même pas permis de vous presser sur mon cœur au moment de vous quitter peut-être pour toujours...Que la volonté de Dieu soit faite, dit-il, en essuyant une larme et se relevant avec une pieuse résignation ; il ôta la bride de son cheval, le laissant errer à son gré dans la prairie, il s'achemina à pied vers le lieu du rendez-vous en évitant d'être aperçu des habitans du village.

Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'il revit ces rochers qui dix ans auparavant avaient si souvent retenti des sons de sa flûte ; et maintenant qu'allait-il devenir ?

Après avoir marché sous la falaise un quart d'heure environ, il aperçut la pointe rocheuse qui surplombait l'entrée de sa grotte...il entra...rien n'était changé...Seulement la mer minant sans cesse le roc avait grandi à l'intérieur.

Il alla s'asseoir sur le banc que formait une pierre en saillie et fit sonner sa montre...il était onze heures...Il s'enveloppa de son manteau et attendit l'heure fixée...Les plus pénibles idées traversaient son esprit...il se prenait à craindre qu'on ne l'eût attiré dans un piège...mais Simon connu pour un déterminé contrebandier avait néanmoins une réputation de probité à sa manière. Il resta donc décidé à suivre jusqu'au bout les instructions qu'on lui avait données. La nuit était des plus obscures...déjà il avait entendu plusieurs fois les pas des douaniers faisant leur ronde et les patrouilles surveillant les embarquemens ; tout lui rappelait la nuit où sa faible lumière éclairant le rocher avait été pour Simon un phare sauveur. Minuit sonna à l'horloge du village...il prit sa flûte et redit doucement l'un des gais rondeaux qu'il jouait naguère dans la grotte...Mais à peine commençait-il à se faire entendre , qu'une large main se posa sur son épaule...Venez...venez...fit une voix mâle et sourde...fasse le ciel que nous gagnions la barque, car nous sommes entourés d'ennemis...et l'abbé suivit l'homme qui le précédait...Marchez sur mes pas et surtout ne vous écartez pas d'une ligne, car il fait un noir d'enfer...c'est à peine si je puis me diriger.

Ils marchaient depuis quelques minutes, lorsque le guide s'arrêta...Malédiction !...dit-il..., serions-nous poursuivis ?...Pressons le pas et

Dieu veuille que je ne sois pas écarté de la ligne !...Qui vive ! Crièrent plusieurs voix encore éloignées...Silence ! Et hâtons-nous. Quelques secondes après les premières vagues mouillaient leurs chaussures.

Voici le moment décisif, dit le guide qui fit entendre un coup de sifflet aigu auquel on répondit presque au même instant...Le ciel soit loué! S'écria-t-il...nous sommes sauvés...mais à la mer...vite à la mer...il y va de la vie ; et saisissant l'abbé d'une main vigoureuse il l'entraîne à travers la vague écumante...Arrête !...arrête ! Criait-on derrière eux...et plusieurs balles vinrent siffler à leurs oreilles. Cependant nos deux fugitifs s'enfonçaient de plus en plus dans la mer, l'eau dépassait déjà leur ceinture, lorsque le guide poussa un cri...l'abbé vit une masse noire s'approcher rapidement et deux robustes matelots l'enlevèrent dans la barque. En route !...s'écria le guide en sautant après lui...au même instant, six avirons frappaient la vague et la frêle embarcation s'élançait vers la pleine mer. Quelques coups de fusil se firent encore entendre...mais désormais hors d'atteinte, les matelots se mirent à chanter à gorge déployée.

Un quart d'heure après, le curé était à bord d'une goëlette qui étendit aussitôt ses voiles et gouverna vers l'Angleterre.

Tandis qu'on s'empressait de sécher ses vêtements, l'abbé demanda à remercier Simon son libérateur ; mais celui qui paraissait commander le navire lui dit qu'il ne savait pas ce qu'il voulait dire, qu'il ne connaissait pas de Simon, qu'on l'avait chargé de le conduire en Angleterre, qu'il était payé pour cela et qu'il n'en savait pas davantage. En effet, le lendemain soir, sans vouloir répondre à aucune question, on le fit descendre dans la barque qui le conduisit au rivage ; un matelot lui remit ses effets en lui disant : Vous voilà près de Southampton...et poussant au large, la barque regagna la goëlette qui continua sa route.

Allons, me voilà bien à présent, se dit le pauvre abbé, sans argent ou à peu près, sans amis dans un pays dont la langue m'est étrangère...Que vais-je devenir ? Tout en faisant ces réflexions, il pensa que la première chose qu'il aurait à faire était de s'assurer un gîte...Il prit le paquet qu'on avait déposé près de lui et vit une lettre qui y était attachée sur laquelle il lut : Pour remettre à sir G. Bowring, St-James-Street, Southampton. Un peu rassuré par ce moyen d'introduction, l'abbé pressa le pas, se fit enseigner son chemin en montrant l'adresse ; une heure après, il entra dans la maison de sir Bowring et lui remettait la lettre. Je vous attendais lui dit celui-ci, vous demeurerez ici, vous prendrez vos repas avec nous, et comme on m'a prévenu de votre talent pour la musique, je me charge de vous procurer des leçons dont le produit suffira du reste à vos besoins.

Quelques jours après, l'abbé donnait des leçons de flûte aux gentlemen de la ville. Alors, forcé de se livrer à son goût passionné pour la musique, l'abbé fit de tels progrès, qu'en quelques années il acquit un talent de premier ordre et une réputation dont la ville de Southampton conserve la mémoire.

Cette ressource lui fournit les moyens de vivre très confortablement dans son exil, et lui permit même de venir fréquemment au secours de ses malheureux confrères forcés comme lui de chercher un asile à l'étranger. Vainement adresse-t-il mille questions à son hôte sur Simon son protecteur...on ne savait pas ce qu'il voulait dire, Simon lui était inconnu. Souvent il s'enquerrait de ce qui se passait en France, et versait des larmes amères en pensant aux parents et aux amis dont il était séparé.

Le mois de mai 180...arriva..., douze années s'étant écoulées depuis qu'il avait touché la terre d'exil. Depuis quelque temps les nouvelles de France annonçaient le rétablissement de l'ordre. Une main vigoureuse et ferme s'était emparée des rênes du gouvernement ; les fauteurs de trouble et d'anarchie rentraient dans la poussière, et tout en murmurant et menaçant courbaient la tête sous le joug. Sir Bowring entre un matin en présentant à l'abbé une lettre qu'il vient de recevoir pour lui. Celui-ci l'ouvrit, non sans éprouver une vive émotion en voyant le timbre de France...Elle était de Simon, et aussi laconique que celle qu'il avait reçue douze années auparavant.

Si vous voulez rentrer en France, trouvez-vous demain à cinq heures du soir à l'endroit où vous débarquâtes il y a douze ans.

Après avoir remercié son hôte avec effusion, l'abbé fit joyeusement ses préparatifs. Le lendemain, il trouva au rendez-vous la barque qui l'attendait...La goëlette était à l'ancre, et dès qu'il fut à bord, elle cingla vers les côtes de Normandie. Deux jours après, il gravissait la petite côte conduisant à l'habitation de son vieux père qui le reçut dans ses bras. Après une telle séparation on renonce à peindre de pareils moments.

Cependant le culte religieux se rétablissait partout. L'abbé n'eut rien de plus pressé que de se rendre dans sa commune pour revoir ses bons paroissiens et la vieille Gertrude. Tout en cheminant à pied pour mieux jouir de la vue des lieux qui lui étaient si chers, il faisait de tristes réflexions. Il savait que le presbytère avait été vendu...Sans doute ses meubles l'avaient été également, et ses livres, et l'armoire aux flûtes...Il fallait dire adieu à tout cela. Le pauvre abbé poussait de gros soupirs et cherchait la résignation dans ses peiuses idées. Lorsqu'il se trouva en face de son ancienne demeure, des larmes roulèrent dans ses yeux... ; à l'extérieur rien n'était changé..., le pied de biche pendait au bout de la chaîne de la sonnette... ; il désirait et n'osait la tirer. Après quelques instants d'hésitation, il retira la main qu'il avançait déjà...Non..., se disait-il..., cela me ferait trop de mal de voir le nouveau maître de cette maison que j'aimais tant... et il s'éloignait, quand il aperçut une jeune fille et lui demanda où demeurait la vieille Gertrude ?... - Au presbytère, monsieur, et vous y êtes...-Allons, pensa-t-il, sans doute Gertrude est entrée au service des nouveaux propriétaires. Cette idée l'affligea.

Cependant, il réfléchit qu'il était injuste envers cette femme qui avait dû en son absence pourvoir à ses besoins. Il agita la sonnette...Ce fut la vieille fille elle-même qui vint ouvrir...Elle fut tellement émue en reconnaissant son ancien maître qu'elle ne pût que se jeter à son cou en sanglottant. Fort ému lui-même, l'abbé l'engageait vainement à se calmer...Enfin, vous voilà revenu ! S'écria-t-elle d'une voix entrecoupée...Vous voilà pour le bonheur de tout le pays ! Dès qu'il put se faire entendre, l'abbé lui demanda de la présenter au maître de la maison...Que parlez-vous de maître... ? Il n'y en a pas d'autre ici que vous, Dieu merci. N'avez-vous pas tout fait racheter, quand ces maudits païens, que Dieu confonde, ont fait vendre tout votre bien et le presbytère avec ? Vous êtes chez vous..., bien chez vous... ; j'en ai les titres en bonne forme..., et de plus, j'ai là douze belles flûtes bien rangées à côté des autres, car il y a douze ans entiers que vous êtes parti, et Simon n'a jamais laissé passé l'anniversaire du sept juin sans envoyer son présent accoutumé.

Simon ! S'écrie l'abbé... je devine tout..., c'est lui..., toujours lui... ; mais ce que tu ignores, c'est que sans lui je n'existerais pas, sans lui je ne serais pas ici..., sans lui je n'aurais plus d'asile...Et il se mit à raconter ce qu'il devait au contrebandier.

Maintenant dire sa joie en revoyant ses livres, ses meubles et son petit jardin, et les transports qui débordaient en classant méthodiquement par rang de taille et de couleur la collection de flûtes qu'il voyait étalées sous ses yeux émerveillés, ses flûtes qu'il comptait, passait en revue, qu'il essayait tour à tour, dont il appréciait en connaisseur la justesse, la portée, les effets.

Réintégré dans ses fonctions pastorales quelques semaines après, une seule pensée altérait son bonheur ; il éprouvait le plus violent désir de connaître son bienfaiteur. Mais quelque démarche, quelque effort qu'il pût faire, ses tentatives échouèrent constamment, et cependant au sept juin de chaque année, l'envoi d'une flûte nouvelle venait témoigner du souvenir et de l'existence de Simon.

Le pieux abbé, qui eût voulu consacrer tous ses momens à l'accomplissement de son ministère, lui dérobait encore par ci par là bon nombre de soirées pour sacrifier au profane Apollon. C'est qu'il lui était bien difficile d'oublier qu'il lui devait ses moyens d'existence et sa consolation au temps de l'exil ; aussi sommes-nous forcés de dire que malgré ses efforts incessans pour rompre avec Euterpe, il mourut, quant à sa passion pour la musique, dans l'impénitence finale.

En 18.. la collection de flûtes de l'abbé avait atteint le nombre de quarante-cinq. Le mois de juin de l'année suivante se passa sans qu'il vit arriver le souvenir annuel du sept juin 1786 ; l'abbé comprit que Simon avait cessé d'exister, et pria avec ferveur pour le repos de l'âme du contrebandier.

Peu de temps après, il mourut lui-même, vivement regretté de tous les habitans de sa commune et de tous ceux qui le connaissaient.

Ses héritiers conservent comme un souvenir sacré les quarante-cinq flûtes du curé d'Epron.

GASTON DESMARES